

ABIGAIL ASSOR

AUSSI RICHE  
QUE LE ROI

r o m a n

*nrf*

GALLIMARD

# 1

Un garçon lui avait dit qu'ailleurs, très loin, il y avait des sables doux comme du velours et blancs comme des nuages, et il avait parlé des coquillages et de l'odeur du sel, et d'une musique du bruit des vagues ; elle ne l'avait pas cru. Les petits des Carrières Centrales, ils te racontaient toujours des histoires pour t'ensorceler, ces salopards. Ici sous elle, le sable était jaune et gris ; il sentait les cigarettes qu'on y avait écrasées et il pouvait lui couper la peau si elle s'y frottait. C'était dégoûtant, mais c'était comme ça, le sable de Casablanca. Au moins c'était un sable vrai.

Cela faisait peut-être trois heures qu'on dormait au soleil. Le soleil de Casablanca, lui, il te déçoit jamais – chaque fois, c'est la noyade, il t'enrobe, te roule, te fond tout entier. Là tous ensemble, on allait peut-être mourir tellement on fondait, on allait finir par disparaître, devenir tour à tour des gouttes visqueuses de graisse, et quand nos parents nous chercheraient, en passant voir à la plage 56, ils ne verraient rien qu'une grosse flaque trouble et verdâtre, ils ne sauraient pas que la flaque, c'est nos corps fondus. Enfin, peut-être que les autres, les parents ne les chercheraient même pas, parce

que, eux, ils avaient tout de même vingt-trois ans. Mais sa mère à elle, elle la chercherait, c'est sûr.

Elle ne savait plus où commençaient et finissaient les corps, où se situaient les limites de sa peau ; il y avait les jambes chaudes et ronflantes et tous les grains du sable, un peu de la serviette rugueuse, et son nez quelque part dans un bras. On somnole, et les ballons de foot qui bondissent dans l'eau et éclaboussent tout le monde, les éclats de voix de gosses des rues, les klaxons des voitures qui crient sur l'avenue derrière, ça ne change rien – ce sont les bruits de la vie, ça nous rappelle qu'on n'est pas morts, disait souvent Yaya.

Finalement, on se délia doucement. De la masse informe se détachèrent par fils les corps, les uns après les autres ; c'était comme une danse, une danse moderne de France – pas une danse d'ici. Les garçons avaient pris leurs jambes entre leurs bras et les filles s'étaient étendues sur le ventre, les jambes pliées pour se sentir lolitas. Sarah, elle, n'allait pas faire le pitre comme ça. Elle s'assit avec les garçons. On discutait un peu, on buvait de l'eau Sidi Ali, on disait : elle est acide, la Sidi Ali. Yaya lançait des pierres dans l'Atlantique, il disait qu'un jour, sans faire exprès, il tuerait une mouette, mais que ce serait la faute de la mouette, puisqu'elle devrait savoir que Yaya, tous les jours, il lançait des pierres dans l'Atlantique à cet exact endroit. Il avait raison, pensait Sarah. Ce qui était énervant, c'était que Driss ne la regardait pas. Il faisait comme il y a six mois, le salaud, comme à l'époque où rien de toute cette sale histoire n'avait encore commencé. Pourtant, tous les garçons la regardaient toujours, même les plus fâchés ; même après ses pires mensonges, ils continuaient à la regarder. Le gars de La Nuit, quand il avait

découvert qu'elle n'avait que seize ans, il avait continué à la regarder – il la regardait encore plus. Mais Driss était là avec son carnet à écrire des conneries et à foutre du sable partout, à faire comme s'il s'en fichait d'elle. Il n'était pas très beau, de toute façon. Franchement laid, même.

« Putain, mais il va pas arrêter le gosse, là ? »

C'était Chirine qui avait parlé, encore allongée sur son ventre façon actrice américaine. Un petit des rues essayait de lui vendre des cigarettes au détail ou des chewing-gums Flash Wondermint. Parfois, ils se faisaient insistants, les petits des rues. Ils te disaient : Flash Wondermint, allez s'il vous plaît madame, Flash Wondermint, s'il vous plaît. Ils faisaient exprès de parler en français parce que ça faisait bien élevé.

« Qu'est-ce qu'il y a, Chirine ? dit Alain.

— Ça fait dix fois qu'il me demande, le gosse.

— Il t'embête ?

— Ouais, ça fait dix fois. »

Alors Alain se leva, comme il savait bien faire, et il alla vers le petit. C'était un petit de même pas quatorze ans, tout maigre, avec des taches sur sa peau marron.

« Comment tu t'appelles, petit ? demanda Alain, en arabe.

— Abdellah.

— Abdellah. Abdellah, ça fait dix fois que ma copine te dit de partir. Alors tu nous laisses tranquilles, d'accord ?

— Mais monsieur, juste une cigarette, monsieur, une seule, s'il te plaît.

— Tu vois comme il est impossible, cracha Chirine, en français.

— Alors un chewing-gum monsieur, s'il te plaît. »

Alain donna gentiment une tape dans le dos du gosse et

l'engagea à s'en aller en lui montrant la rue. Mais le gosse ne partait pas. Il avait planté ses baskets trouées dans le sable, il était raide, il était guerrier, prêt à se battre. Il continuait à dire : une cigarette, s'il te plaît monsieur, une cigarette, avec une voix suppliante ; mais dans ses yeux il n'y avait rien de suppliant. Dans ses yeux, il y avait le combat.

« Vas-y, ignore-le », dit Chirine, mais elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Dans l'air, il y eut un projectile, rapide et violent, qui toucha le petit au bras ; alors le petit eut peur et se mit à courir. C'était Badr. Il lui avait lancé sa chaussure. « Bon débarras », dit-il.

On retourna à l'indolence, aux peaux suantes qui se collaient. On dormit encore un petit peu, on rit. Quelques heures plus tard, le soleil déclina, alors on rentra. Sarah enfila sa robe et ses claquettes et ils marchèrent tous vers la grande avenue où hurlaient les moteurs, les marchands de maïs. On s'embrassa et, au moment d'embrasser Driss, elle fit l'effort d'un baiser lent sur sa joue qui dirait quelque chose, qui ferait qu'il comprendrait. Ça ne marcha pas. À la seconde où elle avait fini de presser ses lèvres, il se tourna vers le boulevard sans un mot, les yeux rivés au sol, et il marcha vers le parking du McDonald's. C'était là qu'il avait garé sa moto.

Les autres aussi s'en allèrent, chacun vers un point cardinal. Sarah, elle, fit mine de se diriger vers le nord, vers Anfa Supérieur, là où les belles villas ronflaient, mais très vite elle mit le cap sur Casa Est, vers le quartier de Hay Mohammadi. Elle marcha près d'une heure et, lorsqu'elle atteignit la maison, il faisait nuit noire.

C'était un ensemble de briques qui tombait en ruine et il n'y avait jamais eu l'eau chaude. Comme les fenêtres

n'avaient ni volets ni rideaux, elle vit de dehors que les ampoules étaient éteintes, que sa mère n'était pas rentrée. Sur la droite, plus loin, il y avait le bidonville, immense derrière une grille rouillée – là-bas, les baraques étaient faites avec de vieux bidons d'essence qu'on avait aplatis, alors, partout, on voyait les noms et les couleurs des stations-service, Afriquia, Mobile, Total. Au moins, pensait Sarah, chez elle, c'étaient des briques, et même si c'étaient pas des briques du tonnerre et que c'était humide, c'était déjà franchement pas mal ; sa mère disait toujours que, tant qu'on n'avait pas passé la grille, on n'avait pas passé la grille. Elle allait pousser la porte lorsqu'elle entendit la voix – elle était certaine qu'il serait là, le petit salopard.

« Sarah ! Sarah ! » Sans se retourner, elle lui dit en arabe : « Désolée mais franchement tu le méritais. » Il eut un petit rire. De l'autre côté de la grille, comme un singe, Abdellah se tenait en équilibre sur les fils de fer. « Tu crois que t'es mieux que nous, Lalla Sarah, parce que tu traînes avec les riches ? »

Il la lui ressortait tout le temps, cette histoire de riches. Ça le faisait rire de l'appeler *Lalla*, parce que c'était un titre de noblesse et qu'il pensait qu'elle se prenait pour une reine. Mais un jour, elle le savait, on l'appellerait vraiment Lalla, et le petit Arabe, il serait toujours dans son bidonville.

« Bien sûr que je suis mieux que vous. Je suis une Française, moi. On n'est pas de la même race, connard. »

Elle entra dans la maison au moment de l'insulte, mais elle eut tout de même le temps d'entendre distinctement Abdellah siffler : « On est exactement de la même race. »

## 2

*Six mois plus tôt*

C'était une manie qu'il avait, Driss, de ne pas regarder les filles. Déjà, lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois, au tout début de l'année 1994, ses yeux à lui avaient glissé sur elle. Comme si elle avait été un courant d'air – rien en lui n'alla à sa rencontre. Soudain ce fut à nouveau elle, petite fille au cinéma Lynx de l'avenue Mers Sultan, où elle se faufilait souvent, serpent. Tout entière alors elle se plongeait dans les pupilles tempête des stars égyptiennes; et les beaux yeux du Caire, fixant l'écran pourtant, ne lui rendaient rien. Eux aussi glissaient sur elle.

Ce jour-là, six mois avant la plage 56 et tout le tintamarre, elle était avec Kamil au Campus, le café qui faisait face au bâtiment K du lycée, celui qui accueillait les jolies filles et les garçons à veste en cuir – celui des personnes bien. À quelques mètres, il y avait aussi le café-billard qu'elle fréquentait parfois. On pouvait y fumer ce qu'on voulait et apporter les sandwiches au thon et à la sauce tomate qu'on achetait à crédit chez Moustache, le vieux de l'épicerie de la rue d'à côté. Mais

à Kamil, elle n'aurait jamais avoué qu'elle était déjà allée au café-billard. Il lui avait un peu tenu la porte quand ils étaient entrés, et elle avait entendu dire qu'il travaillait dans les télécoms avec son père. Ça voulait dire ce que ça voulait dire.

Il n'était pas laid, Kamil, pas beau non plus, ce qui lui était agréable. Elle se disait parfois qu'il en faisait des tonnes avec sa voiture et sa baraque des beaux quartiers où tout le monde allait jouer aux cartes le soir ; mais pour un garçon de son genre, il y avait franchement pire. Derrière le café noir et le banana split, il la regardait. Son air était si ébahi qu'elle sentait battre vers lui chaque trait de son visage. Le nez long et droit, il était vu par lui, aimé par lui, et pareil pour la peau brune et les yeux de princesse qui s'étiraient aux tempes. Tout, il aimait, tout, il voulait posséder. Alors c'était la troisième fois qu'il l'amenait au café. Sarah avait appris une technique l'année précédente : celle d'attendre avant de se déshabiller. Ça fonctionnait bien. C'était bête, un garçon, ça vous payait café sur café pendant des semaines pour ce résultat. Et parfois même encore après, quand ça croit être amoureux. Kamil, c'était le pire, il ne l'avait même pas encore embrassée ; elle trouvait que c'était drôlement gentil.

Il parlait beaucoup. Il disait : ma villa à Dar Bouazza, cinq chambres, six salles de bains, je t'emmènerai, tu sais, enfin, si tu veux bien. Il disait : à Casa, c'est vrai qu'on est pas mal, mais en fait, ce que je voudrais voir, moi, c'est l'Amérique, de l'autre côté de l'Atlantique. Tu te rends compte, quand on est plage 56, qu'à l'autre bout de l'océan, c'est l'Amérique ? Quand j'irai, je t'emmènerai, mais non, pourquoi tu ris, je suis sérieux, je te dis.

Sarah riait pourtant. Elle ne doutait pas du sérieux de sa fougue. Elle riait car soudain il lui sembla très beau, et elle

belle encore plus avec lui, là-bas à l'autre bout de l'eau. Elle aurait un chapeau vaste et vert, et lui une moustache, ils marcheraient ainsi, seigneurs, dans un port au milieu d'une foule qui se presse devant les bateaux. De folie et de nerfs, elle riait de ces beautés américaines, parce qu'elles étaient interdites tellement elles étaient belles. Kamil s'arrêtait de parler devant la petite moqueuse, mais Sarah lui disait : non, dis-moi encore.

Alors qu'il racontait la moiteur d'un cabaret de New York, il s'interrompit. « Hé, mon pote ! » Derrière Sarah, il avait vu quelqu'un ; elle se retourna. Encadré par la porte, un jeune homme retirait son casque ; il avait les jambes courtes et le ventre dodu. Aux mots de Kamil, il sourit, et les petites dents de rongeur apparurent, écrasées sous l'épaisse gencive, et l'épaisse gencive pliait sous l'ombre du nez, qui était crochu et pointait vers le sol. Franchement laid, oui ; Driss s'avança vers eux.

« Ça fait un bail, Driss ! Il te fait bosser comme un fou, ton père ? »

— Pas mal, pas mal... Et toi alors ? »

Kamil bavarda encore sur les télécoms et l'Amérique ; ce fut à ce moment-là que Sarah vit les yeux. Ils étaient minuscules mais ils étaient verts, et d'un vert pas commode, un vert du dehors, de la nature, des feuilles de thym du Haut Atlas, qui n'avait rien à faire dans les yeux de qui que ce soit – et ce vert-là glissa sur elle. Driss ne la regarda pas.

Il tournait déjà les talons pour rejoindre sa moto, de sa démarche de canard qui lui faisait tressauter le ventre, lorsque Kamil souffla : « Ce mec, c'est le plus riche des riches. Plus riche que nous tous. Peut-être aussi riche que le roi. Mais tu vois, malgré ça, c'est un bon gars. »

Ça avait commencé comme ça : parce que Driss était riche. Plus riche qu'eux tous, et autant que le roi, plus riche que Kamil et la villa à Dar Bouazza. Mais aussi peut-être parce que, dans ses yeux verts minuscules, il y avait le thym, et aussi le laurier, dont elle avait vu les feuilles fondre tant de fois, quand elle était enfant, dans les tajines de bœuf que préparait Loubna. Loubna, c'était la *jeune fille* de sa copine Séverine, chez qui, toute l'année de CM2, elle était allée manger le mercredi. Au lieu de dire *bonne*, Séverine disait *jeune fille* – parce qu'elle était polie et qu'elle était française. Et Sarah, la bouche pleine et les dents sales, disait : moi aussi, chez moi, il y a une Loubna, avec des feuilles de thym, du bœuf et des olives, et des marmites en terre cuite, comme toi. Il y a aussi de l'or et des couronnes, des diamants sur le sol, et on trébuche sur eux, dans ma grande villa, comme ici, comme toi. Ce n'était pas grave si Séverine ne la croyait pas.

Oui, le thym avait dû avoir sa part de responsabilité, dans toute cette histoire. Plus tard, Sarah avait pensé que s'il n'y avait pas eu les yeux, et avec eux le tajine, Séverine, le CM2, elle n'aurait pas été aussi loin ; elle en aurait choisi un autre, de riche, peut-être un peu moins riche, mais assez riche quand même. En tout cas, après la rencontre, elle avait vu partout les yeux de thym. Déjà au café, le visage de Kamil avait pâli, grandi et roulé sur lui-même, jusqu'à devenir celui de Driss, avec son nez crochu, ses gencives, ses dents de rongeur, et les yeux. Alors c'était comme si c'était à Driss qu'elle avait parlé au Campus autour d'un banana split. Quand, quelques jours plus tard, Kamil lui avait payé le cinéma, c'était la main de Driss qu'elle avait vue ouvrir le scratch du portefeuille, puis cette même main qu'elle avait sentie serrer la sienne devant

Amina Rachid se faisant sermonner, sur le grand écran, pour avoir ouvert la porte au livreur de moutons alors que les manches de sa djellaba étaient retroussées. Kamil suçait une glace à l'eau et se marrait en entendant les cris du mari – *Même au livreur, tu te montres nue comme ça, et je suis qui, moi, le quatrième mouton ?* – et c'était encore Driss riant que Sarah entendait dans l'obscurité. C'était comme si c'était avec Driss qu'elle avait joué aux cartes dans la villa de Dar Bouazza la semaine suivante, et comme si c'était avec Driss enfin qu'elle avait fait l'amour, priant pour que cet amour-là ne sonne pas la fin des cafés au Campus, du cinéma, de la villa à Dar Bouazza. Quand elle était en troisième, Sarah faisait l'amour tout de suite pour se faire payer des paninis, mais les mecs finissaient toujours par lui cracher à la gueule quelques jours plus tard avec leurs copains dans les couloirs du collège en la traitant de pute, et ils ne lui payaient plus jamais rien.

[...]